

l'esdrit de celle à qui elle s'adressait, Jeanne, j'ai pensé qu'il était temps de songer à ton avenir.

— Mon avenir ! répéta la jeune fille en secouant la tête, oh ! il est bien arrangé d'avance, ce me semble. Je n'ai d'autre ambition, d'autre avenir, que de vivre près de vous, de vous soigner, de vous aimer. Vous dites parfois que votre santé s'affaiblit : bien que je refuse de le croire, je veux du moins être là, si, comme vous le dites, elle venait à s'altérer. Que m'importe le reste à moi ? Vous et Civray, voilà toute ma vie.

— Tu te trompes, Jeanne, répondit la comtesse d'une voix qui se creusait davantage je te remercie de ton dévouement, mais je ne saurais l'accepter.

— Que parlez-vous de dévouement, madame ! ne vous dois-je pas tout ce que j'ai, tout ce que je suis !

— Hélas ! dit la comtesse, sans le vouloir je t'ai, peut-être, ménagé des chagrins.

— Vous, madame !

— Oui, moi ! Les vieilles gens ont leurs entraînements comme les jeunes, et qui sait si tu ne m'accuseras pas, un jour, d'avoir fait, à la fois, pour toi trop et trop peu ?

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Je t'ai vue naître, Jeanne, tu as grandi à Civray, et, à l'heure où la mort frappa ton père, je te regardai comme un nouvel enfant que le ciel me donnait. Tu m'aimais tendrement, chère petite, et tu me rendais avec usure ce que tu appelais mes bienfaits. Tant que tu es restée enfant, j'ai eu raison de te rendre la vie facile ; de l'heure où la raison t'est venue j'ai agi avec imprévoyance. Je suis riche, sans doute, mais je dois compte de cette fortune à Henri. Il ne m'est possible de disposer en ta faveur que d'une somme modeste, et je me suis rendue coupable, en ne te fournissant pas les moyens de gagner ta vie par ton travail.

Jeanne écoutait toute glacée. . . . Elle sentait que le commencement de cet entretien cachait quelque chose de foudroyant, de mortel. Elle prêtait à peine l'oreille à ce que lui disait la comtesse, dans la certitude où elle était que, tout à l'heure, elle apprendrait une nouvelle sinistre, inattendue.

La comtesse reprit.

— Le mal est fait, j'y puis remédier seulement. Je te l'ai dit souvent, je porte en moi le germe d'une maladie de cœur qui m'emportera à une heure que le ciel connaît et que j'attends, non sans crainte, du moins avec résignation. Il faut donc que ton avenir soit fixé avant que je m'en aille. . . . Henri se mariera avec sa cousine Cécile ; un jeune ménage aime d'ordinaire la solitude. . . .

Mme de Civray s'arrêta, et son regard s'appuya sur le visage de Jeanne.

Sauf une grande pâleur, rien n'altérait cette belle et sereine figure. La jeune fille ne répondit rien. Elle venait déjà d'apprendre quelque chose, c'est que le comte Henri épouserait sa cousine. . . . C'était sans doute cette nouvelle que Mme de Civray confiait à son fils, à l'heure où elle s'entretenait avec celui-ci dans la chambre rouge.

— Et après, pensa Jeanne, qu'est-ce qu'on va me dire ? après. . . .

— Je veux que ta destinée soit la première arrangée, reprit la comtesse. . . . Tu ne connais aucun état, mais tu es intelligente, instruite, trop instruite peut-être. . . . Voici ce que je t'ai ménagé. Le digne abbé Chaumont a tout arrangé à Paris. . . . Il vient d'acheter en ton nom, un magasin de lingerie élégante dans la rue Saint-Honoré. Mme Despois, qui vient de le céder, consent à rester encore une année près de la nouvelle propriétaire afin de l'initier aux secrets du métier et du commerce. Elle réalise, chaque année, un bénéfice de trois mille livres. Il y a peu de travail à faire, des jeunes filles à surveiller, une clientèle choisie à recevoir. Tu es douce, polie, avenante, je ne doute pas que tu fasses rapidement de brillantes affaires. . . .

— De brillantes affaires, répéta Jeanne comme un écho inconscient.

— Il ne te faudra pas beaucoup de temps pour terminer tes préparatifs de voyage ; Mme Despois t'attend dans quinze jours.

— Quinze jours ! fit Jeanne écrasée.

— Eh bien ! reprit Mme de Civray d'une voix qui interrogeait.

— Merci, madame la comtesse, dit Jeanne avec une douceur brisée ; merci, vous êtes bonne ! vous faites pour moi plus que je n'attendais. . . . Autrement, du moins. . . . Un coin à Civray m'eût semblé plus enviable que la luxueuse boutique dont vous me créez la maîtresse. . . . Vous ne me deviez rien. . . . Non, vous ne me devez rien, et cependant vous m'avez beaucoup donné. . . .